

Vacances Mossétanes au début du siècle

- 2 -



Jacques Joseph RUFFIANDIS

Poursuivant la parution des "*souvenirs d'une enfance mossétane*" de J.J. Ruffiandis, nous retrouvons le jeune Jacques et ses grands-parents maternels au cortal de "Rocamagno" ou "Rocamajo". C'est l'été ! Nous sommes en 1907 et "*Pounet Mayens*" prépare le battage du seigle récolté.

En relation avec ces souvenirs, les "*défricheurs du patrimoine*" que sont Jacotte et Georges Gironès (aidés par Alexandre, leur fils) sont partis à la découverte de l'univers du "jeune" Ruffiandis, et nous ont communiqué les photos qui illustrent cet article.

Près de cent ans se sont écoulés, les vestiges de l'estive – appelée également "*de les Iules*" – sont là, aux confins des territoires de Mosset et de Molitg, ainsi que le platane solitaire, les sources heureusement non taries, le parfum du maquis et les ombres du passé !

Rocamagno ou **Rocamajo** (Roquemajou) : le grand rocher ; ce cortal se situe sur le territoire de Molitg.

Petit problème linguistique à propos du 2^{ème} nom de l'estive des grands-parents maternels de J.J. Ruffiandis : S'agit-il du "*Cortal de les Iules*" ou de "*les Illoules*" ?

"Iules" : sortes de mille-pattes noirâtres se roulant en spirale

"Illoules" ou **"Illoles"** : petites îles. Peut-être zones inondées d'un endroit particulièrement riche en Mollères (mouillères : prés marécageux où poussent des Molls : chénopodes ?). Or, Rocamagno ou Roc Magno se situe dans une prairie riche en mollères.

Astèze : étendue, battée, jonchée.

Gargoulettes : cruches poreuses qui permettent de rafraîchir l'eau par évaporation.

Grà de l'ail : premier repas de la journée, avant l'effort

Aire de bosc : brise des bois.

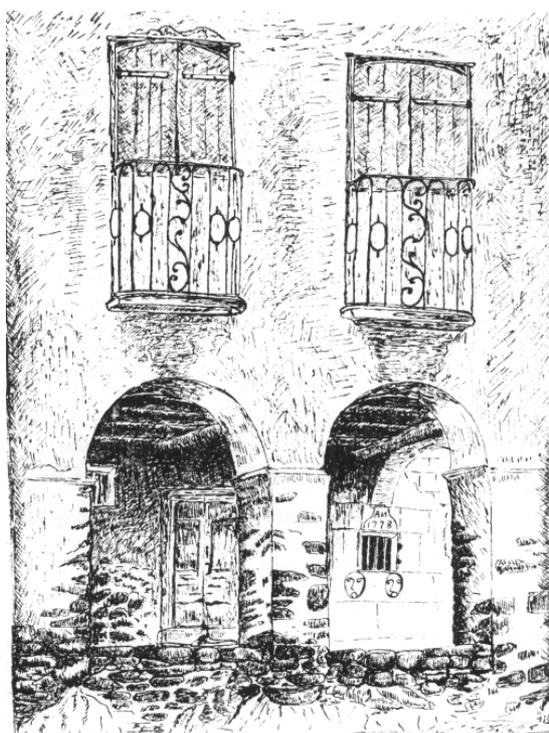
Araire : charrue

Guérets : terre non ensemencée, labourée en été pour recevoir les semences d'automne.

Serre : serra, montagne allongée.

Références : L. Basseda : "*Toponymie historique des P.O.*"

Jean LLAURY



La llotja où résidaient ses grands-parents maternels dessinée par J.J. RUFFIANDIS

Malgré leur âge très avancé mes deux vieux grands-parents travaillaient sans arrêt tout le long du jour, disant que celui qui ne travaille pas en ce monde ne mérite pas d'avoir à manger.

Chaque matin, après avoir lâché le troupeau dans les terres en friche, grand-père préparait l'aire pour le battage puis, aidé du grand âne rétif, allait chercher les grandes gerbes de seigle qu'il disposait en longs tas réguliers derrière le cortal (*anabe à garbagear*).

Quand il avait ainsi ramené toute sa récolte, il recouvrait l'aire de paille et y mettait le feu pour flamber les herbes folles puis, armé d'un balai de genêt, il répandait sur l'aire calcinée de la bouse de vache délayée dans un grand seau d'eau.

Cette opération, faite un matin de grande chaleur d'août, laissait notre grande aire lisse et prête pour la grande opération du battage.

Nous battions durant trois jours au cortal de "*las Ioules*" : trois jours de durs labeurs et trois jours aussi de liesses gastronomiques.

La veille du grand jour, arrivait au cortal pour s'occuper de la cuisine pendant les jours du battage, une femme de notre parenté, et mon grand-père allait à Mosset chercher une quantité respectable de vivres et de vin ; puis il égorgeait proprement un agneau bien gras.

De bon matin, nous étions tous debout pour recevoir les six batteurs qui venaient les uns de Campôme, les autres de Molitg ; c'était les mêmes chaque année, car mon grand-père était affable et c'était un plaisir que d'aller battre pour le vieux "*Pounet Mayens*".

Les fléaux préparés, on déliait les gerbes que l'on étendait sur l'aire en jonchées régulières, ne laissant à découvert que les longs épis barbus.

La première "*astèze*" étant prête on mangeait sur le pouce le premier repas, "*al grà de l'ail*", court mais substantiel, pour préparer les forces des robustes batteurs. Puis les six hommes s'alignaient, trois face à trois, et sur un rythme binaire, un, deux, trois, quatre, les fléaux frappaient le seigle à l'allure d'un pas gymnastique.

Pendant que les batteurs ahaaient, les "*bargarous*" sifflaient dans l'air matinal et fouettaient rageusement les épis dont les grains sautaient en l'air dans les rayons dorés du soleil levé. Parfois, à une exclamation du chef de battage, tous semblaient s'exciter et les fléaux sifflaient plus fort et le grain sautait plus haut dans un rythme plus accéléré.



"Ce platane apparaissait comme une anomalie"

Pendant que la jonchée était ainsi secouée, grand-père et grand-mère portaient la paille battue au grenier et moi j'allais chercher de l'eau fraîche avec deux cruches à une fontaine située à trois ou quatre cent mètres de la bergerie, la fontaine "*dal Millet*", dont l'eau claire était glacée. Qu'est-ce qu'ils buvaient tous ces hommes dans la chaude journée d'août ! Il est vrai qu'ils suaient comme des gargoulettes !

Dans la journée on faisait ainsi quatre grandes *astèzes* et après chaque *astèze* on se mettait à table pour un copieux repas, car il n'est pas dans nos campagnes de travail aussi rude et aussi épuisant que de battre des blés.

Il y avait un rite pour ces repas : Au "*gra de l'ail*" on mangeait saucisson et jambon ; "*Al almorza*" (petit déjeuner) ouillade garnie de morceaux de porc ; "*al dinà*" (déjeuner) pommes de terre en ragoût et côtelettes rôties ; "*al aspartina*" (goûter) fromage ou caillé, viandes froides ; "*al sopà*" (dîner) riz au lait et viande en sauce.



Rocamajo, l'estive de Pounet MAYENS

Après le dernier repas, quand le soir violet s'étendait sur la montagne, on amoncelait le grain au milieu de l'aire que nous balayions tous soigneusement avec un court balai de genêt. Puis un batteur, avec une pelle de bois, lançait le grain doré dans la brise du soir, "aire de bosc", qui emportait les débris de paille et les barbes d'épis. Le grain ainsi nettoyé était mis en sacs qui s'empilaient dans un coin de la cassette.

Cela durait trois jours pleins puis, les batteurs partis, nous restions seuls, mes grands-parents et moi ; le cortal, si animé durant le battage, redevenait calme dans le calme désert des rochers de "la Serre".

Le grand-père se mettait alors au labourage de la fin de l'été. Les deux vaches liées au même joug tiraient un *araire* léger dans les friches dont la terre se reposait depuis deux ans. Elles allaient d'un pas égal, tressaillant parfois aux coups d'aiguillon et chassant à grands coups de queue les taons gris qui se collaient avides à leurs flancs en sueur parcourus de rapides frémissements.

Pendant ce temps grand-mère répandait sur les *guérets* le fumier de la bergerie ; ainsi tout était prêt pour les semailles d'automne qui

n'avaient lieu qu'aux derniers jours de septembre.

A ce moment là je gardais le troupeau de moutons et de chèvres accompagné du "Farou". Je n'ai jamais rien vu d'aussi capricieux que ces bêtes là ; tantôt, sans motif apparent, toutes, les unes dépassant les autres, couraient vers un sommet voisin, tantôt elles s'éparpillaient dans les ravins couverts de hautes fougères ; quand la chaleur montait avec le soleil, les moutons se tassaient à l'ombre d'un grand rocher, presque toujours le même, chacun glissant sa tête sous le ventre de celui qui était devant lui, tandis que les chèvres cherchaient un peu d'air frais en montant au plus haut des roches grises. Ma grand-mère disait que ses bêtes "calmaient" ; je me glissais alors sous une roche plate et je m'assoupissais.

Notre cortal était loin de tout village ; nous avions de rares visites ; parfois quelques chasseurs venus de Molitg s'arrêtaient à la fontaine "du Millet" et nous achetaient au passage quelques fromages de chèvre ; l'un d'eux, le célèbre braconnier Justin, son long fusil à piston sous le bras, ne manquait jamais de s'asseoir devant notre cassette un moment, pour respirer et faire un bout de conversation, puis continuait sa longue randonnée, suivi d'un maigre briquet (chien courant) qui ne payait pas de mine mais qui ne perdait jamais une pièce blessée dans le plus épais des fourrés de cistes ou de ronces. Justin approvisionnait en lièvres et perdreaux l'établissement thermal de Molitg ; j'avais pour lui une secrète admiration d'enfant parce qu'il vivait dans la montagne qu'il parcourait du matin au soir, chaussé d'espadrilles, ayant souvent à ses trousses les brigades de gendarmerie de Prades et de Sournia qui le traquaient, d'ailleurs sans résultat. Il connaissait chaque trou de roche, chaque terrier de lapin, chaque coulée de genêts et n'avait que des amis dans tous les cortals de la Serre.